

N° 7 | DÉCEMBRE 2012

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

L'IMAGINAIRE EN FÊTE

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



Sommaire

Éditorial	3
Maxime Coton : <i>L'imparfait des langues</i>	8
<i>L'imparfait des langues</i>	10
Littérature, c'est-à-dire partage	12
Giuseppe Santoliquido : <i>L'audition du Docteur Fernando Gasparri</i> ...	14
<i>L'audition du Docteur Fernando Gasparri</i>	16
Responsabilité individuelle et monde commun	18
Cathy Leyder : <i>L'oiseau des batailles</i>	20
<i>L'oiseau des batailles</i>	22
Voici ce que l'on pourrait appeler la genèse de <i>L'oiseau des batailles</i> ...	24
Michel de Ghelderode (1898-1962) : Éclipse et conte de femme	26
Ghelderode revisité	32
470 ^e soirée des lettres – 17 octobre 2012	34

PHOTO DE COUVERTURE : Candice Degrève

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE
PRÉSIDENT
JEAN-PIERRE DOPAGNE
PRÉSIDENTE D'HONNEUR
FRANCE BASTIA
VICE-PRÉSIDENTES
DOMINIQUE AGUESSY | MARIE NICOLAÏ
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
JOSEPH BODSON
TRÉSORIER
JEAN PIRLET
ADMINISTRATEURS
JEAN-BAPTISTE BARONIAN | JEAN C. BAUDET
JOSEPH BOLY | JACQUES DE DECKER
RENAUD DENUIT | ANNE-MICHÈLE HAMESSE
CORINNE HOEX | MICHEL JOIRET
ARMEL JOB | JACQUES LEFÉBVRE
CHRISTIAN LIBENS | CLAIRE ANNE MAGNÈS
PHILIPPE RAXHON | JEAN-LOUP SEBAN
MAX VILAIN | JEAN-LUC WAUTHIER

COMITÉ DE RÉDACTION : Dominique Aguessy – France Bastia – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret – Claire Anne Magnès – CONCEPTION GRAPHIQUE : Nicolas Dandois

— *L'imaginaire
n'a pas de prix.*
— *Si, si.*

Il est d'usage que le numéro de *Nos Lettres* qui suit la traditionnelle Rentrée littéraire se fasse l'écho de cette soirée.

Celle-ci, en prélude à l'année 2013 qui commémorera le centième anniversaire de la mort de Camille Lemonnier, s'est voulue peu académique et résolument festive.

Camille Lemonnier, en effet, n'aimait guère les *rentrées*, associées dans sa jeunesse aux études et à l'école, qu'il ne portait pas dans son cœur.

« Je n'étais pas, écrit-il dans *Une vie d'écrivain*, un élève appliqué : un goût natif d'indépendance m'inclinait à l'indiscipline. L'ancien bois de la Cambre, aux fourrés épais, sillonnés de laies étroites, était pour moi une tentation toujours obéie quand, à mon départ pour la classe, le vent jaseur de la rue me chuchotait à l'oreille l'appel insidieux des frondaisons et des clairières. Après une courte lutte intérieure où déjà je me sentais vaincu avant d'avoir rendu les armes, je tournais les talons et je me jetais à travers la grande silve (*sic*) comme on plonge en un bain délicieux. »

Aussi, le 19 septembre, l'AEB suivit-elle le mauvais élève sur le chemin de l'école buissonnière, serpentant entre une décoration un peu potache et une musique qui cognait les murs à coups de piano, de saxo, de guitare et de batterie.



© Pierre MOR



© Pierre MOREAU

La soirée débuta par une rapide évocation de l'année écoulée et un bref coup d'œil sur les projets en chantier.

2011-2012 fut la saison des nouveaux outils de communication. Développer la revue, le site internet et la lettre d'information était une tâche prioritaire. Dans un monde où tout va de plus en plus vite, ne pas communiquer c'est ne plus exister.

Communiquer aujourd'hui, c'est « communiquer moderne ». Voilà pourquoi l'AEB a, depuis peu, rejoint la grande communauté de Facebook. On peut aimer ou ne pas aimer ce genre de réseau, là n'est pas la question. Il faut épouser l'évolution de son temps et accepter que chaque technologie puisse être, comme la langue d'Ésope, la meilleure et la pire des choses. Dans notre utilisation de Facebook, nous nous limiterons à la meilleure !

Communiquer, c'est aussi partager. En quelques mois, grâce au renouveau de nos outils d'information, le partage de livres, d'expériences et de réflexions a fait grandir notre association : 45 membres de plus en un an – non seulement des nouveaux mais aussi des anciens qui, après

un temps d'éclipse, ont repris le chemin de la chaussée de Wavre.

À côté des écrivains, des personnes qui aiment la littérature mais n'écrivent pas elles-mêmes s'intéressent à nos activités. Ce sont les « Amis de la Littérature ». Parmi ceux-ci, des étudiants ou de jeunes professeurs, dont quelques-uns prennent en charge des projets de l'AEB ou certains travaux domestiques, comme la décoration du hall d'entrée, qui n'était guère accueillant.

L'état de ce hall n'est, hélas ! que le reflet des difficultés matérielles que connaît la Maison des Écrivains. Si l'AEB est très bien aidée par la Commune d'Ixelles pour l'impression de *Nos Lettres*, et si la Fédération Wallonie-Bruxelles apprécie nos activités et accueille d'un œil plus que favorable nos projets pour l'avenir, cette institution n'envisage actuellement rien pour l'amélioration du bâtiment, même sur le plan de la sécurité. Par ailleurs, elle nous octroie toujours le même subside de fonctionnement pour des fournitures de gaz et d'électricité qui coûtent de plus en plus cher.

Heureusement, la littérature nous offre de quoi nous réchauffer le cœur... Nos membres sont, je l'ai dit, de plus en plus nombreux, et cela ne peut que nous réjouir. Mais qui dit « plus » aujourd'hui, un jour ou l'autre dira « trop ». Plus d'auteurs... plus de livres... mais toujours pas plus de douze mois dans une année. Les nouvelles publications s'y trouvent désormais un peu à l'étroit !

Aussi allons-nous procéder, au cours de la saison 2012-2013, à un élargissement des *Soirées des Lettres* mensuelles : petit à petit, elles partageront l'affiche avec des soirées plus spécifiques, par exemple thématiques, afin de permettre la meilleure présentation possible d'un plus grand nombre de livres. Et ce, en connivence avec des ambiances musicales confiées à de jeunes instrumentistes, autour de notre piano récemment restauré.

L'année 2013 verra aussi se succéder une série de manifestations originales pour célébrer Camille Lemonnier, dans des atmosphères que, nous osons le croire, le caractère frondeur et novateur du « maréchal des Lettres belges » aurait appréciées.

Le moment fort de la soirée fut ensuite la remise des prix littéraires.

Comme Facebook, on peut aimer ou ne pas aimer les prix. La question n'est pas là. Ils existent et, comme les concours, remontent à la nuit des temps. On les critique souvent : certains seraient liés au marketing, au commerce, aux grandes maisons d'édition... Les prix de l'AEB échappent à ces joutes mercantiles : dus à des libéralités de donateurs qui aiment la littérature, ils ont pour mission d'encourager les écrivains et de mettre en lumière, au hasard des candidatures, des œuvres tantôt en voie de reconnaissance publique, tantôt encore inconnues.

Décerné par un jury, chaque prix est inévitablement le résultat d'une addition de subjectivités. Un prix ne prétend donc pas à la Vérité littéraire mais il a le pouvoir d'aider un livre et de rassurer un auteur. Chez le lecteur, il peut susciter de l'enthousiasme ou de l'indifférence. voire de la haine : « Quoi ! On a donné un prix à ça ! ? » Possible. Un prix est toujours une question de sensibilité, de moment, de réceptivité.

Cette petite réflexion doit nous amener, je pense, à beaucoup d'humilité dans nos jugements. Qu'est-ce qu'un « bon » poème ?... Qu'est-ce qu'un « bon » roman ?...

Dans sa pièce *Les nouvelles souffrances du jeune W.*, le dramaturge allemand Ulrich Plenzdorf fait dire à l'un des personnages : « Une pince est bonne quand elle pince ; mais une œuvre d'art, qui peut dire quand elle est bonne ? »

Nos prix littéraires sont, et c'est heureux, le reflet de l'AEB, qui n'est ni une académie ni une école ou un cénacle. L'AEB, c'est un ensemble d'écrivains. Donc un ensemble de différences.



C'est la richesse de ces différences que les prix ont le mérite de souligner. Ce numéro de *Nos Lettres* se devait de leur donner largement la parole, dans la diversité de leurs voix.

D'ores et déjà, bonne et heureuse année 2013.
Bonne et heureuse année Lemonnier.

Jean-Pierre Dopagne

La soirée était rythmée musicalement par

Alexis Bertein, Yann Dumont et **Fouad Halla**.

Les textes des lauréats étaient lus par

Lindsay Ginepri et **Jean-Marie Pétiñiot**.

Michel JOIRET

Maxime Coton :
L'imparfait des langues

(recueil inédit)

Imparfait – langues : deux mots bien frappés pour un cocktail réussi. Le recueil repose sur une connexion textuelle logique entre ces deux éléments. L'« imparfait » engage le lecteur dans l'évocation d'un passé récent, qui progresse dans un champ métaphorique aux nuances délicates et dans des glissements sémantiques ingénieux. Le parcours relationnel, amoureux sûrement, se réfère maintes fois au générique et en tire sa spécificité, voire sa légitimité. Sous une simplicité d'approche apparente se dissimule l'énigme de la vie à deux qui n'est pas sans rappeler celle de *Toi et moi*, l'illustre livre de poèmes de Paul Géraudy, (re)paru chez Stock en 1961. Le récit d'une liaison convoque bien vite « l'imparfait », plus particulièrement quand le nœud relationnel oppose deux êtres distincts par la langue, la culture et la sensibilité. Se profile alors une sorte de diaporama extrêmement vivant mais aussi équivoque, alliant des espaces, des mouvements et des jeux paronymiques. Le lecteur s'arrête comme il le ferait devant une toile de Folon : « Nous avons franchi le gué d'être ensemble » ; « Tangué là – Tagge les cursives de mon cœur ». Dans une alternance d'élans et de paroles retenues se glissent des images, comme dans un album dépouillé de ses clichés fondamentaux, où les photos s'uniraient presque abusivement les unes aux autres. « ... un parking d'aéroport / décalage horaire dans l'ogive où je te vois disparaître / Cisèlement de l'adieu ». S'impose une chromatique d'ensemble aux multiples nuances, aux visions antithétiques, parfois



proches de l'éblouissement, parfois voisines de la cécité. La langue est le vecteur explicite d'une telle relation car elle est tout à la fois : partie du corps, estafette de liaison, et l'organe même de l'esthésie : « Visages interdits du noir sur la ville / Seul un chien perdu accompagne la main qui / Cherche en toi la blonde béance ». On soulignera également le recours aux singularités phoniques, autant d'indices de l'étranger, de l'étrange, de l'étrangeté : « Tu roules sur le r ». Ainsi se met en place le jeu subtil mais redoutable des oppositions, des malentendus, sur fond de déstructuration mentale, lexicale et amoureuse. Maxime Coton nous envoie ici un signal indicatif fort. Il nous rappelle que *Toi et moi* est aussi un triangle où s'invite la poésie. Voilà donc un mode d'écriture qui augure de prochaines trouvailles (et retrouvailles) ; une voix qui mérite d'être entendue et que nous suivrons avec plaisir : « Un peu plus d'attente / Un peu plus le silence / Un peu plus le rien / Un peu moins que nous-mêmes / Hormis dès lors ».

Maxime Coton

L'imparfait des langues

*Il me faut raconter cet instant suspendu
dans ce paysage suspendu
Son alternance de montagne, de mer et de rien*

*Il me faut circonscrire cette longue route
enrubannée de valse lente
votre dérive vers un bonheur de galets noirs
une plage à nulle autre pareille*

et tu dances, et tu dances dans cette après-midi sans âge

La journée tu travailles pieds nus
Le soir est désormais nôtre
Plus personne ne nous suffit
Ridé de soleil, de terre drue
Je t'épie, je te lave
Parcours la plante de tes pieds
Masse cheville, j'apprends ta peau
La géographie de ton corps décalquée sur celle du pays
des mille lacs
* - c'est loin ?
- Tu viendras, tu viendras ? →
Je viens tout d'abord impudique dans cette chaumière
que tu m'apprends stérile
À cloche-pied sur le banc où nous ne gravons pas encore
nos noms

Ni sang ni cendre
Ni encre ni couteaux

Il me faut raconter cet instant suspendu
dans ce paysage suspendu
son alternance de montagne, de mer et de rien

Il me faut circonscrire cette longue route
enrubannée de valse lente
notre dérive vers un bonheur de galets noirs
une plage à nulle autre pareille

et tu danses, et tu danses dans cette après-midi sans âge

Maxime COTON

Littérature, c'est-à-dire partage



Absent lors de la remise du prix, Maxime Coton a demandé à Serge Meurant de lire ce texte.

Il est de mots qui longtemps résistent à l'idée de se dresser au grand jour, à s'organiser pour former un livre, à prétendre être littérature, c'est-à-dire partage : les poèmes de *L'imparfait des langues* sont de ceux-là.

L'expérience amoureuse, a fortiori quand elle se range dans l'ordre de la passion, est la plus commune des épreuves vitales. Quand elle se formule, si elle en émet le besoin, il lui faut faire corps avec les risques de la banalité.

Si je me suis, dans un premier temps, lancé dans la rédaction de cette suite de poèmes en prose et, ensuite, décidé à les donner à lire, c'est qu'il me semblait que la réalité dans laquelle ils s'ancraient était, au-delà des contingences de mon existence, et dans une certaine mesure du sentiment amoureux, matériaux poétiques par excellence, suivant deux axes centraux, interpénétrés, que voici :

L'absence

Un ami poète, Azuz Jemli, lors d'une discussion que nous avons sur la nature de l'action poétique, en est arrivé à la conclusion, à laquelle



je souscris, selon laquelle la poésie consisterait avant tout à fouiller l'absence, sans la combler, à accueillir le deuil (de toute chose), comme seuil de notre entrée dans l'émotion du réel. Le poème et son approche seraient donc un retranchement par rapport à ce qui, à défaut de se vivre, univoque, se prolonge, se construit, ample, par les mots. Gorgés par ce présent inachevé, les mots constituent les parois du réel et de l'imaginaire, la tentation de vivre. Si bien qu'infinis, ils constituent les seuls outils pour expérimenter le hors-champ du manque, de l'incomplétude.

L'idiome

Il est entendu que nous pensons par le langage et non à partir d'un terrain neutre qui serait le langage. Il y a donc, dès les premiers balbutiements du nouveau-né, une poésie de la pensée, propre à chaque langue. Le rapport que nous entretenons tous avec notre langue maternelle colore notre manière de, non pas rendre compte du réel, mais bien plus fondamentalement de le construire. Comment dès lors, dans cette expérience limite qu'est l'amour, avancer au sein d'une vérité commune, sans la présence de ces sons familiers : diphtongues, syllabes et phonèmes ? Comment s'opère cet exil qu'est la traduction du sensible, aller-retour constant, impossible parmi le vertige amoureux ? Voilà quelques-unes des questions qui balisent l'ensemble des poèmes de *L'imparfait des langues*.

Nicole VERSAILLES

Giuseppe Santoliquido :
L'audition du Docteur
Fernando Gasparri

Édition Renaissance du Livre – Le Grand Miroir, 2011.

Un auteur qui écrit là son premier roman, déjà remarqué lors du prix Première RTBF 2012.

Une ville, Bruxelles, dans les années trente, lors des mouvements de grève qui malmènent le pays et ses plus pauvres. Le taux de chômage explose.

Le fascisme qui monte et gronde dans tous les pays d'Europe, et particulièrement dans l'Italie fasciste de Mussolini.

En même temps Bruxelles, plaque tournante des mouvements antifascistes.

Le héros, le docteur Gasparri, originaire d'Italie, qui a son cabinet, sa secrétaire, ses patients, son ami médecin, ses habitudes. Homme dévoué, bon catho, il voit à peine ce qui se passe dans sa ville... Peut-être qu'il ne veut pas voir... son travail lui prend tout son temps...

Mais la rencontre d'un jeune couple exilé, originaire de la même région d'Italie, éveille en lui un vif sentiment d'empathie...



Cependant le bon docteur ne veut pas entendre parler de politique, de fascisme, d'antifascisme. Il a assez à faire, cela ne l'intéresse pas. Jusqu'au moment où il y sera insensiblement mené par les événements, amené à s'engager, à prendre ses responsabilités, à choisir.

Voilà le message que l'auteur entend faire passer : on ne peut vivre sans s'engager, d'une façon ou d'une autre, et les choix sont parfois bien difficiles...

Tout cela au gré de pages passionnantes d'un roman qu'on abandonne en pensant qu'aujourd'hui aussi, crise et montée des extrémismes amènent à des choix politiques et de société.

*« On ne
peut vivre sans
s'engager »*

Giuseppe Santoliquido

L'audition du Docteur Fernando Gasparri

– À mon tour, j'aimerais vous poser une question, Alexei, peut-être pourriez-vous me renseigner. Il se trouve que j'ai assisté hier après-midi à un événement très particulier. J'étais sur le point de me rendre à la rue de Scarron, où m'attendait un patient. Il devait être un peu moins de quinze heures et je venais de m'engager dans la rue Malibran quand j'ai aperçu, à hauteur du lieu-dit la Montagne raide, des camionnettes de police et des policiers en faction. Ma première intention était de poursuivre mon chemin quand, tout à coup, j'ai entendu crier : je me suis alors approché de l'attroupement et j'ai vu un groupe de policiers qui embarquaient brutalement trois jeunes gens à peine plus âgés que des adolescents. Le plus étrange, c'est qu'à un moment donné, l'un d'entre eux a crié en italien *Vive la démocratie ! À bas le fascisme !* Les policiers se sont alors mis à le tabasser sauvagement. En ma qualité de médecin, j'ai bien tenté de lui porter secours, mais lorsque je suis enfin parvenu à franchir l'attroupement des badauds, c'était trop tard, la camionnette dans laquelle avaient été placés les jeunes gens me passait sous le nez. Je n'ai aucune idée de ce que tout cela peut signifier, mais on ne traite pas de la sorte des jeunes gens de cet âge, ne fût-ce que parce qu'ils ne sont pas en état de se défendre. Je vous en parle

Le notaire fit un signe de la main pour inviter un enfant à s'approcher.

– Regardez, fit-il en ouvrant le sac que l'enfant portait en bandoulière, c'est la tenue officielle des Balilla. C'est le gouvernement qui les leur a offertes (une chemise noire à courtes manches, un foulard bleu, une culotte courte d'un gris verdâtre, un couvre-chef flanqué d'un aigle au beau milieu du front). Pour une nation comme la nôtre, reprit fièrement Lapriù, une nation qui compte à peine soixante années d'existence, l'enjeu fondamental est l'éducation de sa jeunesse. C'est par l'enseignement, dès le plus jeune âge, de valeurs telles que l'exaltation de la race et l'orgueil national qu'on affermit l'âme de nos enfants. Qu'on la rend forte et indestructible, impénétrable aux assauts extérieurs. Et donc, à terme, l'âme de notre peuple tout entier s'en trouve aussi renforcée.

(pp. 105-106)

parce que je sais que vous êtes toujours bien informé de ce qui survient dans le quartier, et peut-être avez-vous entendu parler de cette affaire ?

Le libraire considéra le docteur Gasparri d'un air mi-grave mi-surpris.

– Écoutez, Docteur, je n'ai pas d'informations précises à vous donner sur cet événement particulier, mais au vu du contexte dans lequel nous nous trouvons et des détails que vous me donnez, il y a fort à parier que ces jeunes gens soient des membres de la Ligue antifasciste.

– La Ligue antifasciste ? s'étonna le docteur Gasparri. À Bruxelles ?

– Naturellement, répliqua Koslov. Bruxelles est la plaque tournante du mouvement antifasciste européen.

(pp. 38-40)

Giuseppe Santoliquido

Responsabilité individuelle et monde commun



Au départ de mon projet se trouvait l'envie d'écrire sur la thématique de la responsabilité individuelle, sur son articulation avec les notions de responsabilité collective, d'engagement, d'existence (ou pas) d'une vie publique morale. Du fait de notre simple présence sur terre, nous partageons par *essence* la condition de l'Autre, quel qu'il soit. Nous sommes, en quelque sorte, coresponsables de son destin, et réciproquement. L'être-en-commun est donc une donnée irréfutable.

Dès lors, chacun de nos actes, chacune de nos décisions a inmanquablement des incidences sur la destinée collective de la communauté à laquelle nous appartenons. Tel était le noyau premier de ma réflexion. Fernando Gasparri, le héros du roman, est un homme de bien, qui voue sa vie à ses patients, à sa sœur impotente. Il est un catholique pratiquant, possède des valeurs morales solides. Il semble toutefois considérer que la définition collective d'un monde commun n'est pas chose importante. Qu'agir pour le bien, comme il le fait, dans sa vie de tous les jours est amplement suffisant.

Or, les années trente, dans lesquelles sont insérés les événements narratifs de *L'audition du docteur Fernando Gasparri*, étaient celles de tous les bouleversements, des tous les extrêmes avec l'arrivée au pouvoir, en Europe, de Mussolini, Salazar, Hitler, Franco. L'impact des choix opérés par chacun était dès lors lourd de conséquences. Au moment de prendre les décisions que les événements le conduiront

à prendre, Fernando Gasparri ne disposera peut-être pas de tous les éléments pertinents pour le faire avec discernement, faute d'avoir alimenté celui-ci de la connaissance suffisante, du savoir, de la maîtrise de son environnement social, politique, économique.

Ce qui m'intéressait également était l'écho possible entre le contexte historique du roman, l'entre-deux-guerres, et la situation sociopolitique actuelle. L'impact des difficultés économiques sur l'industrie européenne, notamment, avec une crise née aux États-Unis, et la paupérisation qui en découle, par effet boule de neige, dans nos sociétés. L'impossibilité politique d'affronter les événements, la marge de manœuvre réduite des élus (nous sommes avant Roosevelt, naturellement). Par ailleurs, des valeurs comme celles du savoir, de la rationalité, de la connaissance sont aujourd'hui peu mises à l'ordre du jour. Bien qu'il n'y ait jamais eu autant d'information et de sources de savoir disponibles, la course à l'immédiateté, la plongée dans l'« âge de la particularité », pour citer Rosanvallon, ou dans celui de l'hédonisme consumériste prophétisé par Pasolini, pénalisent fortement ce travail de mise en perspective historique et de recherche d'objectivation qui sont indispensables à la bonne marche de nos sociétés.

D'un point de vue personnel, ce roman marquera durablement, je pense, mon travail d'écriture. Avant tout parce qu'il s'agit de ma première œuvre de fiction, qu'elle traite de problématiques qui me tiennent particulièrement à cœur. Parce qu'il aura été récompensé de trois prix littéraires, ce qui constitue non seulement une forme de reconnaissance à laquelle je ne m'attendais pas, mais aussi un encouragement à continuer dans cette voie. Et puis, parce qu'il m'aura permis de faire des rencontres importantes tant auprès des lecteurs, lors des nombreuses présentations du livre en librairies et en bibliothèques, que des professionnels de l'écrit. Enfin, parce qu'il aura renforcé encore davantage mon lien à la littérature.

*« des valeurs
comme celles
du savoir, de la
rationalité, de la
connaissance sont
aujourd'hui peu
mises à l'ordre
du jour. »*

Jean-Luc Wauthier

Cathy Leyder :
L'oiseau des batailles

(recueil inédit)

En ouvrant *L'oiseau des batailles*, le lecteur ne peut qu'être frappé par une voix ; une voix discrète, un peu sourde, visant à l'intime.

Il découvre ensuite une poésie authentique, décantée, ramenée à l'essentiel, une poésie-scalpel aussi, car incisive et qui pratique avec bonheur et naturel ce « lointain proximal » qui, au cœur du poème, crée un balancement perpétuel et subtil entre le réel (l'orage, le linge, les murs) et le monde intérieur (ma vie), ceci par le biais de grandes métaphores filées, qui sous-tendent l'ensemble du tissu poétique.

Cathy Leyder sait aussi combien demeure riche en perspectives un poème qui s'achève sur l'inattendu

Les volets étaient baissés
Les fenêtres fermées
Le mal, pourtant,
est entré
insidieux
par le chas d'une aiguille.

En outre, les artisans du vers remarqueront l'habileté sensible et intelligente mise à inscrire le poème sur la page, en l'aidant à respirer par les blancs, telle une véritable partition musicale, avec ses silences, ses soupirs, ses crescendos.

Bien entendu, soucieuse d'aller à l'essentiel, le poète pratique l'économie de moyens d'une manière avisée et ne confond jamais l'intensité d'une émotion intérieure forte et la sensiblerie narcissique. Quoique très personnelle, la poésie de Cathy Leyder s'inscrit dès lors dans la famille des Anize Koltz ou Mimy Kinet.

Je trouve réjouissant de voir couronnée une œuvre à la fois fragile et forte, authentique et touchante.

« *balancement
perpétuel et
subtil entre le
réel et le monde
intérieur* »

Cathy Leyder

L'oiseau des batailles



gros mon cœur
comme une alcôve endeuillée
Embrasait les tentures
comme autant de pistes
de sortie

ce que le jour salvait
n'était pas la droiture de mes yeux
mais la courbure de mon dos

quelques vers
quelques rimes

Et moi
- torpillée

le couteau dans les flancs

Sans doute
finirai-je
par cacher mon corps
sous ce peu de terre
qui fait tourner le monde

Cathy LEYDER

Voici ce que l'on pourrait appeler la genèse de L'oiseau des batailles

La genèse de ce texte de 30 tableaux est une longue léthargie. Une léthargie de cinq années durant lesquelles l'écriture s'est réellement mise en sommeil.

Mais un sommeil spongieux et analytique puisqu'au premier sursaut, le jour de l'an de cette année, le contenu des textes produits semble non pas tenir droit mais semble être empreint d'une certaine détermination.

Ce jour de l'an, ce premier jour de l'an, tout le monde dort encore chez moi. Il faut que je me lève. Quelque chose m'habite. Un frémissement. Il fait chaud dans ma cuisine. Le café est fumant. L'ambiance est particulière.

État de siège. J'écris. Émotion. Je me reconnecte avec un palpable intérieur, antérieur, oserai-je dire. Étrangeté. Comment croire que « cela » ait pu survivre dans le présent après cette longue césure ?

Je fais néanmoins ce que j'ai toujours fait auparavant. Je dépose les textes pour quelques semaines. Le temps est souvent bon conseiller.

La preuve : au bout d'un mois lorsque je les reprends, leur contenu ne me nourrit pas comme dans mon souvenir d'eux. Mais peu importe, je sens néanmoins qu'un état d'être a repris sa place.

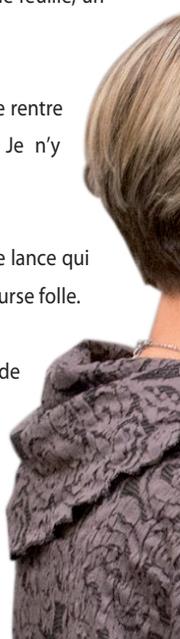
Les mois s'écoulent. Fin mai, un après-midi de congé, je ne peux rien faire d'autre que poigner dans mon bloc-notes et dans mon stylo à bille. Et c'est parti.

Tout à trac, une feuille, un texte ; une feuille, un texte.

Fin d'après-midi, lorsque ma cadette rentre de l'école, un recueil est bouclé. Je n'y retoucherai pas.

L'oiseau des batailles est né. Ce fer de lance qui contre vents et marées a repris sa course folle.

Le premier texte fait état d'une grande souffrance engendrée par un incommensurable quotidien qui se situe bien au-delà de l'éternité elle-même.



S'ensuivent avec une certaine chronologie et par étapes les causes de cette souffrance. Le fil conducteur étant une réflexion sur le paradoxe de la vie : l'anéantissement et la survie prodigieuse de l'âme contre tout état de fait.

La vie est là. Battante sous le pouls de l'écriture. Le sacré même soumis au tréfonds demeure.

La chute du recueil est là, proche. Les mots sont domptés. L'anguleux propos fait place à la rondeur. Celle de la mort certes. Mais la mort dont je parle est celle-là, même, qui engendre la vie.

Le cycle reprend. Le vieil homme en mourant a donné l'étincelle de la vie à un autre qui l'a reprise et attisé le feu.

Les mots ont repris. Le soleil peut se lever...

« *La vie est là. Battante sous le pouls de l'écriture.* »



Jean-Pierre Dopagne

Michel de Ghelderode (1898-1962) : Éclipse et conte de femme

Livres d'histoire, encyclopédies, dictionnaires, sites internet, tous sont d'accord : Ghelderode est l'un des plus grands auteurs dramatiques belges de langue française, l'un des plus connus, l'un des plus exportés.

Comment se fait-il, dès lors, qu'il soit depuis nombre d'années si peu présent sur nos scènes et pratiquement absent en ce cinquantième anniversaire de sa mort ?

On sait que les programmations culturelles répondent à de multiples exigences, parmi lesquelles l'attente du public n'est pas la moindre. En temps de crise, où la rentabilité d'un théâtre n'est pas négligeable, les programmes de divertissement ont la cote. Quelques gouttes d'éclaircie dans un ciel gris foncé ne sont pas à dédaigner. Il en va de même pour les spectacles qui ambitionnent de voler au-dessus des nuages, réservés à des happy few déjà capables de savourer le théâtre de demain. Il est aussi une dramaturgie qui se donne pour mission de découvrir les écritures étrangères. Il en est une autre qui offre le plateau nu aux expériences personnelles, sortes de théâtre-réalité pavé de bonnes intentions.

Oui, le théâtre n'a peut-être jamais été aussi multiple. Peut-être les *nouvelles écritures* n'ont-elles jamais été aussi nombreuses. Et, souvent,

aussi rapidement oubliées : afin de donner la parole à davantage d'intervenants, les séries des représentations se raccourcissent, laissant peu de temps aux œuvres pour pénétrer la curiosité du public et gagner leur place dans le « répertoire ».

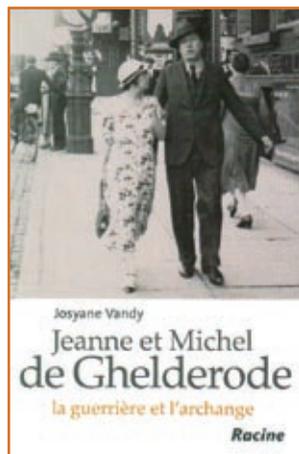
Pour tenter d'expliquer l'éclipse dont Ghelderode est victime, il faut probablement ajouter à la liste ci-dessus Ghelderode lui-même. Ghelderode et sa folie, et sa truculence, et ses extrémismes, et sa langue. Les personnages de Ghelderode ne se laissent pas apprivoiser sans résistance. Leurs habits ne se laissent pas facilement enfile. Certains comédiens prétendent même que leurs répliques sont difficiles à mettre en bouche. En effet, jouer Ghelderode c'est renoncer au jeu cartésien, c'est renoncer à un intellectualisme de parade ou de sécurité. Jouer Ghelderode, c'est accepter que le soleil soit noir et la nuit dorée. C'est jouer au-delà de la raison, là où règnent des personnages qui en disent plus sur la nature humaine que tous les livres de philosophie et de psychologie. Jouer Ghelderode, c'est oser. Difficile, en ces temps plutôt frileux...

Heureusement, au milieu de cette éclipse vient de jaillir un bel ouvrage qui nous rend le sombre Michel bien lumineux.

Josyane Vandy,

Jeanne et Michel de Ghelderode – la guerrière et l'archange,
Éditions Racine, 2012, 236 p.

Les relations de Michel de Ghelderode, né Adémar¹ Adolphe Louis Martens, avec sa femme Jeanne-Françoise Gérard, auraient pu faire l'objet d'un livre aride, corollaire d'une démarche scientifique minutieusement documentée. Il n'en est rien. Si la documentation est



¹ Adémar sans *h* car, explique Michel de Ghelderode, « mon père et mon parrain, lorsqu'ils déclarèrent ma naissance, étaient fin saouls et oublièrent le *h* (p. 22). »



sérieuse et les références nombreuses – dix années de recherches ! –, ce *Jeanne et Michel* se lit comme un roman. Et ce n'est pas un hasard : Josyane Vandy est journaliste et elle sait parler à son lecteur. Ses phrases courtes nous entraînent dans une espèce de conversation intérieure où l'auteur répond anticipativement, comme un bon conférencier, aux questions que nous nous posons.



Une des grandes qualités de Josyane Vandy, là où elle aurait pu *expliquer*, est de laisser la parole aux protagonistes : Jeanne – notons bien qu'elle est la première dans le titre –, Michel, ses amis ou ses détracteurs.

D'emblée, le ton est donné : « Cette femme, dit Ghelderode, je vais l'épouser (et pour excuser ce projet conformiste) : elle tapera mes manuscrits (p. 60) ! » Jeanne sera cette « femme ordinaire qui croit en lui

et en son avenir d'artiste. Jeanne, femme, amante, mère et âme sœur. Elle endosse la totalité des rôles. Elle est le ferment, le germe de l'œuvre à venir (p. 64). »

Les débuts seront assez laborieux : « Les Bruxellois font la file devant les théâtres, spectacles et vedettes importés de Paris. En revanche, les pièces d'auteurs belges se jouent devant des salles clairsemées (p. 103). » Pourtant, en cinq ans, le jeune dramaturge se fera peu à peu un nom grâce au Vlaamsche Volkstoneel, théâtre itinérant, qui lui permettra de rencontrer le public flamand avant de triompher en français.

Car triomphe il y aura. En 1928, Adémar Martens devient publiquement Michel de Ghelderode. Pour Michel et Jeanne, c'est une re-naissance ; l'or (geld) et le rouge (rode) leur façonnent une existence colorée comme les peintures qui inspireront leur œuvre. *Leur* œuvre, oui, car Jeanne, sans discontinuer, sera aux côtés de Michel, partageant ses voyages, ses problèmes de santé ou la condamnation qui le frappe pour avoir travaillé à Radio-Bruxelles, la radio des Allemands pendant l'Occupation.

C'est après la guerre que viendra la reconnaissance parisienne, malgré les remous provoqués par *Fastes d'enfer* au Théâtre Marigny, qui choque le public et que Jean-Louis Barrault, directeur, retire de l'affiche après deux soirs. Ghelderode n'est pas peu fier de « sa bataille d'Hernani », qui fait la une des journaux. La « ghelderodite » enflamme Paris mais laisse Bruxelles de glace ; la Belgique littéraire se tâte. Oserions-nous dire : comme d'habitude ?

En 1950, Michel s'attelle à la rédaction de *Marie-la-Misérable*, jeu de plein air commandé par la commune de Woluwe-Saint-Lambert. Tout en déclarant : « La pièce sera faite. Mais c'est la dernière sans doute, car, quel que soit le destin glorieux que Paris me réserve cette année,



« Cette femme,
je vais l'épouser :
elle tapera mes
manuscripts. »

j'en ai assez du théâtre (p. 185) ! » Glorieux, son destin le sera, en effet : triomphe d'*Escorial* au Théâtre de l'Œuvre et de *Mademoiselle Jaire* à Arras ; puis, enfin, la reconnaissance bruxelloise grâce à des théâtres comme le National, le Poche et les Galeries. Et ce sans discontinuer jusqu'au 1^{er} avril 1962, jour où le ténébreux farceur quitte définitivement la scène.

Mais Jeanne continue à vivre. Jusqu'en 1980. Dans la mémoire et la fidélité de son « diable », qui rejetait le modernisme, le cérébral et le réalisme.

C'est cette fidélité et cette mémoire vive que relate le livre de Josyane Vandy. Sans complaisance. Rappelant les passions et les enthousiasmes du poète, mais aussi ses angoisses, ses maladies, sa toxicomanie et ses doutes existentiels. Cette biographie montre à merveille comment, au contact de Jeanne, la vie de ce jeune garçon solitaire, « pareil à l'enfant d'un de ses contes (p. 25) », se mue en un conte de femme, cette femme indispensable, présente dans la discrétion, permettant à son mari aimé et admiré de transposer en théâtre ce qui fut le début de sa carrière : coincé derrière un guichet de l'hôtel communal de Schaerbeek, Adémar Martens délivrait des cartes d'identité. Michel de Ghelderode fit cela toute sa vie : non plus à des êtres vivants, mais à des personnages de papier.

Jean-Luc Wauthier

Ghelderode revisité

C'est à une très belle et très riche soirée qu'a été conviée, le lundi 22 octobre, la nombreuse assistance qui s'était déplacée à la Maison des Écrivains, dans le cadre d'une évocation de Michel de Ghelderode, disparu il y a cinquante ans.

Après son message d'accueil, Jean-Pierre Dopagne passa la parole à Jean-Paul Humpers, écrivain, comédien, metteur en scène mais surtout présent ce soir en tant que co-fondateur et administrateur-délégué de l'Association internationale Michel de Ghelderode. Avec vie, humour, talent et rigueur, il présenta « l'actualité Ghelderode », évoquant tour à tour l'ouvrage de Josyane Vandy, *Jeanne et Michel de Ghelderode*¹, qui met avant tout en lumière le rôle effacé mais décisif de la femme de l'écrivain, puis la parution du second volume du *Petit Ghelderode illustré*, pour terminer par la présentation du catalogue de l'exposition Ghelderode, prévue au Rouge-Cloître de novembre à janvier 2013.

Avant l'entretien qui devait réunir Jean-Paul Humpers et Michel Joiret, ce dernier invita Jean-Claude Frison à lire un des contes tiré du recueil *Sortilèges* (1941). La lecture vibrante de *Voler la mort* permit au public de mesurer l'écart entre le dramaturge baroque et le conteur intimiste. Lors du débat, au reste, Jean-Baptiste Baronian devait signaler la filiation entre Ghelderode conteur et Jean Ray, très proches dans le temps comme dans l'espace.

1 Josyane Vandy, *Jeanne et Michel de Ghelderode – la guerrière et l'archange*, Éditions Racine, 2012, 236 p.

« l'union du
tragique et du
comique, du noble
et du vulgaire »

Cette lecture, intelligente et très applaudie, fut suivie par un dialogue Humpers-Joiret, durant lequel furent abordés les nombreux paradoxes du personnage Ghelderode. Par exemple, le rapport ambigu de Ghelderode à une Flandre rêvée mais uniquement évoquée en français ; l'homme à la fois solitaire, ombrageux mais, dans le même temps, avide de reconnaissance et assoiffé d'amitié ; l'union du tragique et du comique, du noble et du vulgaire, ce qui en fait un des fils spirituels de Shakespeare. Sans oublier, comme déjà évoqué ci-dessus, l'écart entre le dramaturge flamboyant et le conteur secret.

En guise de dessert, Jean-Paul Humpers nous réserva une surprise de bon aloi : une peu banale interprétation, par le comédien Vincent Eloy – qui a participé à *l'Escurial* monté cette saison par Humpers –, « jouant » les didascalies d'Escurial (« ces textes qu'on n'entend jamais au théâtre », devait rappeler Humpers). Cette prestation fut étayée par une très étrange et très savante composition musicale de Piet Lincken, jouée par son auteur, et émaillée de citations où l'on reconnaissait Ravel, de Falla, Beethoven, Daquin et autres musiciens susceptibles de nourrir et de peupler l'imaginaire ghelderodien.

De longs et chaleureux applaudissements clôturèrent cette belle soirée.

Une initiative à renouveler sans l'ombre d'une hésitation et qui inscrit l'AEB résolument dans le présent de notre vie littéraire, sans négliger l'apport du passé.



470^e soirée des lettres – 17



ROSE-MARIE FRANÇOIS,

L'Adieu, poésie, Éditions Écrits des Forges, Trois-Rivières.

Présentateur : Jacques De Decker

Jacques De Decker commence par évoquer un colloque tenu à propos de l'œuvre de Rose-Marie François, *Des mots et des langues*, au cours duquel il fut aussi question de la Lettonie, et des rapports qu'elle entretient avec sa région natale et la langue picarde. De plus, y nota Gérard Purnelle, on trouve chez elle l'inspiration philosophique en poésie, telle qu'elle se manifeste par exemple chez Fernand Verhesen, ou Philippe Jones. : une constellation de poésie en partie conceptuelle. Le poète est l'artisan de sa langue, et la poésie est la forme la plus proche du génie de la langue. Rose-Marie François se promène avec aisance dans une vingtaine de langues.



octobre 2012

Quand j'apprends une langue, enchaîne l'auteure, j'ai besoin de savoir d'où viennent les mots. Peut-être cela est-il à mettre en rapport avec un souvenir d'enfance, l'interdiction faite par ma mère de parler picard.

La troisième partie, reprend le présentateur, est un dialogue entre le peintre et le poète. J'aimais dessiner, enchaîne-t-elle, et j'ai travaillé avec Berthe Dubail. Mais, après une exposition à Liège en 1967, j'ai décidé de me limiter à la littérature. Tout comme la musique, ce sera peut-être pour une autre vie. Je mets très longtemps à achever un livre – dix-neuf ans pour *L'Aubaine*.

JD : Il y a toujours un jeu de langage à la fin des textes, qui fait image.

RF : J'écris un peu comme la Pythie, sans comprendre.

*« j'ai besoin
de savoir d'où
viennent les
mots. »*

JD : Tu es une traductrice tous terrains...

RF : Il faut écouter et répéter, devenir l'autre. C'est un travail artisanal.

Jacques De Decker lit ensuite un superbe texte consacré aux éoliennes, le premier sans doute à les célébrer en poésie.

Et, pour terminer, sur une note humoristique, il sera question de la langue et des haricots, et du livre qui est une sorte de boîte de conserves.



MARIE-AGNÈS HOFFMANS,

***L'empreinte du Père, récit de vie*, Éditions Traces de vie.**

Présentatrice : Marie-Ange Bernard

M.B. : À un certain âge, on peut se dire : *J'ai vécu cela*, et prendre du recul. La simplicité vient après de longues réflexions. En ce sens, l'épigraphe de Boris Cyrulnik est très importante.

M.H. : Il y a le souvenir raconté, la réaction de l'époque, et la réaction d'à présent. Au fond, Icare est venu du fond des âges et m'a tendu la main. Mon père m'avait conduite au Musée des Beaux-Arts, et lui-même, vainqueur à différentes reprises de la coupe Gordon-Bennett, était une sorte d'Icare. Il m'a appris qu'il faut prendre de l'altitude, aller jusqu'au bout du chemin.

M.B. : Le présent et le passé se rejoignent. Tu vis dans la maison de ton enfance. Tout est pareil et tout est différent...

M.H. : La bibliothèque était habitée par les cartes, les livres, et puis les objets : ainsi le fanion du Belgica (ici, l'auteure déploie le fanion, et la

présentatrice nous montre de superbes vues où le ballon domine un immense paysage désert). Le ballon était gonflé au gaz, et il devait aller le plus loin possible, sans que l'on mette pied à terre. Il était l'objet des vents. En 1939, il devait partir de Pologne, et ce fut la guerre qui l'en empêcha. Pour ma mère, il y avait eu dans tout cela une angoisse, mais aussi une sorte de charme, au point de départ. Et puis, d'autres personnages : Zoé, ma grand-mère paternelle. L'autre grand-mère, Agnès, qui ne cessait de me parler d'amour. La coquetterie et la fidélité.

Et tout cela m'a amenée, moi aussi, à prendre mon envol, en tant qu'écrivain.

M.B : Oui, à présent, voilà, tu as réussi, l'envol est pris...

FRANCIS CHENOT,

**Chemins de doute, poésie, Éditions de l'Atlantique,
collection Phoibos.**

Présentatrice : Claire- Anne Magnès

Claire-Anne nous signale qu'elle revient précisément de Trois-Rivières, qu'elle ne connaissait pas, et souligne l'accueil chaleureux qu'elle y a reçu.

Ce livre, avec ses poèmes courts, son rythme bref, sa façon de manipuler les mots, est un véritable questionnement. Ces vers, comme l'écrit l'auteur, *pareils à ces traces / cunéiformes / que laisse le goéland.*

Il faut rappeler que Francis Chenot fut, avec Francis Tessa et André Doms, l'un des fondateurs de *l'Arbre à Paroles*, dont une nouvelle équipe vient de prendre la direction.

« *Icare est venu
du fond des âges
et m'a tendu la
main. »*



Paul Mathieu, dans son commentaire sur Francis Chenot, relève le fait qu'il s'agit d'un *homme de terroir*. Quelqu'un qui aime le silence et la solitude, et pratique une poésie très exigeante. *Bûcheronner le silence*, comme s'intitule l'un de ses recueils.

Mais quelle a été l'importance de ses séjours au Québec ?

F.C. : J'ai séjourné trois ans au Québec, dont un à Trois-Rivières. Il m'importait de retrouver l'hiver, aussi rude que celui de ma naissance, en 1942, et là, je l'ai trouvé.

Quant à l'été des Indiens... Dans une autre existence, peut-être avons-nous été des Indiens. Et puis, comme il l'écrit : *ce que l'on n'a pas offert / est définitivement perdu*.

Claire-Anne souligne l'importance du don. Pour lui, les liens d'amitié sont importants. Le dernier mot de son recueil n'est-il pas : *fraternité* ?

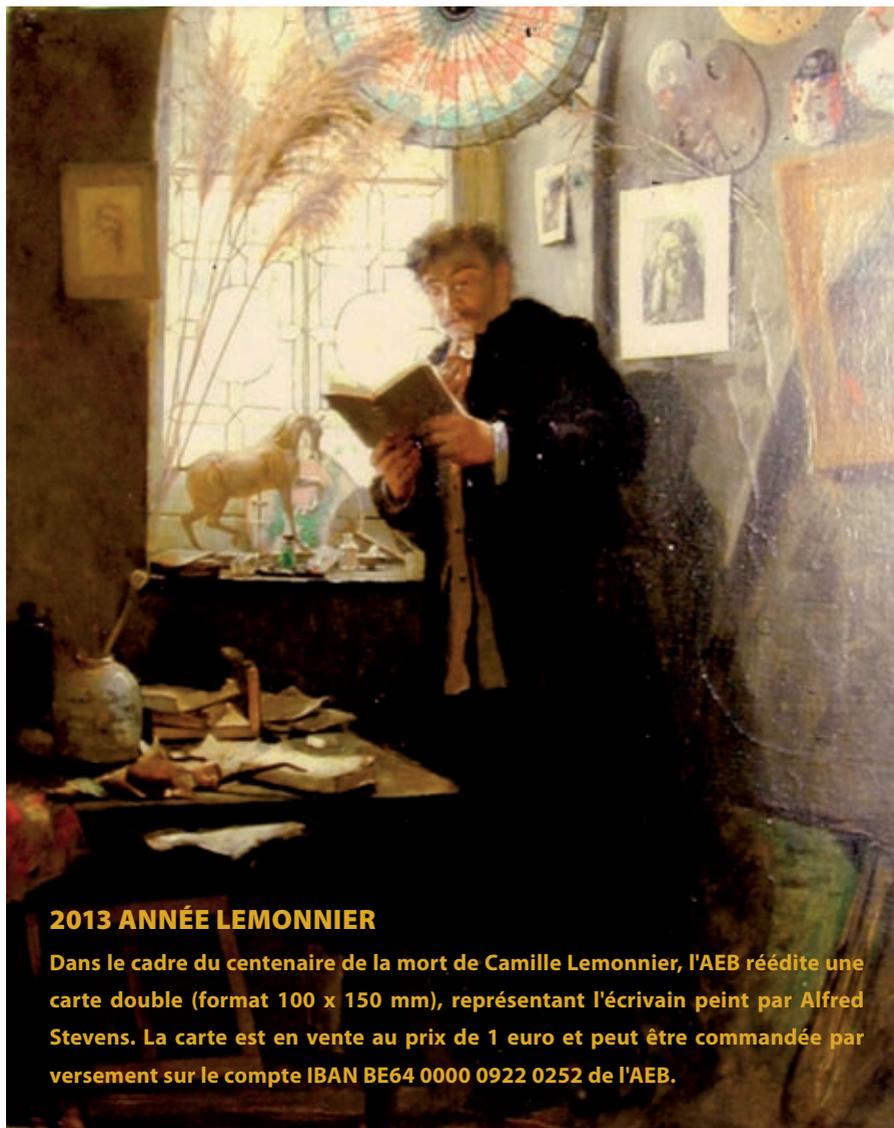
F.C. : Le silence permet et entretient le doute, *coquelicot / [...] sur les gravats du désespoir*, et encore : *Il nous faut entendre / la rumeur du monde*.

Pourquoi écrire ? *Écrire pour se justifier / d'être au monde, cela suffit*

C.A.-M. : Il y a chez toi le goût des mots, l'importance même du genre grammatical des mots : l'arbre est du féminin en latin. Et ce goût aussi de jouer avec les mots...

F.C. : ... qui m'est venu surtout à la lecture d'Achille Chavée.

La preuve est ainsi faite, et bien faite : c'est par le silence que les mots prennent goût, et saveur.



2013 ANNÉE LEMONNIER

Dans le cadre du centenaire de la mort de Camille Lemonnier, l'AEB réédite une carte double (format 100 x 150 mm), représentant l'écrivain peint par Alfred Stevens. La carte est en vente au prix de 1 euro et peut être commandée par versement sur le compte IBAN BE64 0000 0922 0252 de l'AEB.

C O T I S A T I O N 2 0 1 3

Au terme de cette année, nous invitons les membres et les «amis de la littérature» à s'acquitter de leur cotisation pour l'année 2013.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser le montant de 33 € au compte de l'AEB :
IBAN BE64 0000 0922 0252 - BIC BPOTEBB1
ou 000-0092202-52

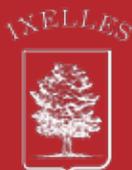
Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°7 | DÉCEMBRE 2012



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL : 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT : 02 512 36 57

COURRIEL : a.e.b@skynet.be – IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : www.ecrivainsbelges.be

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,

DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE,

ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.